

VIEUX PAPIERS (2<sup>e</sup> série)\*

N<sup>o</sup> 14. - Paganini et la mort (1840-1896)



Le "PAGANINI" de Bernard Naudin

I. Le Comte de Cessoles (1) à M. Hector Berlioz, 34, rue de Londres, à Paris.

De Nice, ce 20 mai 1840.

Mon cher Maître, notre grand Paganini pense toujours très affectueusement à vous, mais, trop éprouvé en ce moment par sa maladie pour vous écrire lui-même, il m'a prié hier de le remplacer, ce qui me serait bien agréable si j'avais de meilleures nouvelles à vous donner. En même temps, il vous demande un petit service, dont je m'excuse ici bien vivement de vous importuner : il voudrait avoir les quatre livres des *Duos* de *Violin* pour deux violons, que nous n'avons pu trouver ici, et vous prie en grâce de les lui faire envoyer de Paris.

Je porte d'ailleurs la responsabilité de ce dérangement, puisque c'est à mon intention que le grand virtuose vous adresse sa requête, voulant lire avec moi, son très humble élève, ces *Duos* dont il espère trouver la force de m'enseigner l'interprétation.

Hélas ! Votre illustre admirateur et ami, mon cher Maître, s'affaiblit de plus en plus, et vous ne le reconnaissez pas s'il vous était donné de le revoir ici, dans ce salon de la rue du Gouvernement où, à son arrivée à Nice, il y a près de quatre mois, il

a presque fallu le porter, tant il était déjà malade !

Depuis lors, en dépit de nos soins, son état n'a fait qu'aller de mal en pis ; et aujourd'hui le triomphateur de tant d'inoubliables concerts n'est plus qu'un squelette muet et accablé, d'une faiblesse, d'une maigreur déconcertantes, les yeux trop brillants perdus dans la nuit d'orbites cavernieuses, les oreilles détachées de la tête, le parchemin des joues tendu sur d'énormes maxillaires, le corps cassé en deux, le plus souvent prostré dans le fauteuil où je le retrouve chaque jour plus sombre, plus fermé, plus douloureux. Il ne se plaint jamais, d'ailleurs, et, bien qu'il soit parfois malaisé de lui faire accepter les soins indispensables, on ne peut dire qu'il soit à charge à ceux qui l'entourent. L'affreuse maladie qui le mine, et qui serait, d'après les médecins, une phthisie laryngée à son dernier stade, n'a pas encore détruit toute sa vitalité, qui par instants redevient incroyable, et donnerait alors presque raison à ceux de ses ennemis qui affectent de le croire fils de Satan et déclarent son génie diabolique... Dieu sait, hélas ! si à Nice aujourd'hui ces propos désarment : je les entends chaque jour murmurer autour de moi, dans l'entourage du malade. Et, parmi les bonnes gens de

(\*) Ces lettres ne sont pas des « documents » : scrupuleusement écrites d'après les sources, elles ne visent qu'à reconstituer, avec la plus grande exactitude possible, les circonstances et l'atmosphère de quelques minutes lyriques choisies parmi les plus expressives de notre histoire de la musique. (N.D.L.R.).

(1) Le Comte de Cessoles était un riche amateur de musique qui habitait Nice et fut en relations avec la plupart des musiciens qui passaient dans cette ville, notamment avec Berlioz, qu'il avait connu lors de la fugue Romaine du jeune romantique, en 1831, et avec Paganini. Excellent violoniste lui-même, il reçut des conseils du grand virtuose, et veilla avec une sollicitude toute filiale sur les derniers jours de sa douloureuse existence.

ce quartier, où pourtant les hiverneurs passent d'habitude inaperçus, — mais le diable peut-il rester anonyme ? — ç'a été presque un scandale de voir arriver ici, appelé par le médecin, et envoyé par notre Evêque, le Curé de la Cathédrale ; d'abord effrayé par cette visite, le malade s'est tout de même prêté ensuite à la confession, une confession par signes, après laquelle le Curé, déjà sur le palier, levait les yeux au ciel d'un air scandalisé en présence des dévotes qu'avait attirés la circonstance...

Paganini heureusement ne se soucie plus des calomnies qui ont autrefois étimulé ses années de batailles et de victoires, et qui le poursuivront dans l'ombre jusqu'à sa dernière heure !... Rien ne le réveillerait de la torpeur où il réfugie sa pensée, s'il n'avait le souci de son cher enfant, cet *Achillino* qui a bien grandi depuis que vous ne l'avez vu, et dont les quinze ans veillent aujourd'hui avec une tendresse touchante sur le vieillard qui le couve d'un regard d'indécible tendresse !... Son violon aussi, dont par crises la passion le ressaisit, le galvanise parfois et semble le ressusciter ; mais c'est pour le rejeter bientôt, épuisé, dans son misérable fauteuil où, lutter opiniâtre, quand l'archet lui tombe des mains, il réclame sa guitare, sur laquelle il est encore incomparable !

L'autre jour, s'étant amusé à remonter le violon que j'avais apporté pour les leçons qu'il tient encore à me donner, l'immortel artiste s'est brusquement dressé de toute sa taille, dans une improvisation terrible, vraiment surhumaine et diabolique, devant laquelle nous sommes restés, *Achillino* et moi, les yeux noyés de larmes, la gorge serrée, jusqu'à ce que, à bout de forces et poussant des cris inarticulés de sa gorge morte, l'effrayant virtuose retombe, jugulé par une syncope.

Pareils excès seraient quotidiens si la faiblesse du malade ne s'accroît chaque fois, et le médecin n'ose pourtant pas les lui interdire, par crainte des accès de colère intérieure qui le prennent quand on le heurte de front. Un de ses compatriotes, Camille Sivori, violoniste remarquable, est arrivé ici, de Gênes, pour lui demander des conseils, et ce sont, paraît-il, d'admirables leçons d'interprétation de ses propres œuvres qu'il donne au jeune artiste, la main gauche appuyée au bras de son fauteuil quand sa faiblesse l'y oblige... Hier même, il a encore passé une heure à discuter le doigt d'un passage de Concerto...

Bref, en dépit de cruelles apparences physiques, Paganini reste d'une énergie incroyable, et il est persuadé qu'il guérira : il ne cesse de me parler, comme il peut, par signes et au moyen de son crayon, des voyages en Russie et en Amérique qu'il fera dès qu'il sera sur pied, et qui lui vaudront de nouveaux lauriers ! Je l'entretiens dans ces heureux desseins, qui le soutiennent et nourrissent en lui cet extraordinaire feu sacré, capable de tenir tête à la Mort elle-même !

Résistera-t-il longtemps ainsi, contre l'avis de son médecin, qui n'entretient aucun espoir et s'étonne même à chacune de ses visites de la force de résistance de cet effrayant malade ? Nous l'espérons tous. Mais vous devinez, mon cher Maître, dans quelle douloureuse atmosphère vivent ici les derniers amis de votre cher et grand Paganini, et quelles sont nos trances. Plaignez-nous, pensez à nous, et que la fièvre de vos grandes inspirations passionnées vous transporte quelquefois, dans cette Nice qui ne vous a pas oublié, auprès du moribond torturé dont l'agonie aurait tant besoin de votre bien-faisante affection !

Votre tout dévoué,

CESSELES.

II. A Madame Antonia Bianchi (1), Milano.

Nice, ce 3 juin 1840.

Madame, j'ai le douloureux devoir de vous informer du décès de M. le Baron Nicolo Paganini, père de votre fils Achille. M. le Baron est mort, après une longue et cruelle maladie, en son domicile de Nice, le 27 du mois dernier. Par son testament, dont nous avons pris connaissance avant-hier 1<sup>er</sup> juin, il m'a institué tuteur de son fils, qu'il fait son héritier universel, et il vous lègue une rente de douze cents francs votre vie durant.

Nommé en outre par le défunt, avec Messieurs Giambattista Giordano, Lazzaro Rebizzo et Pietro Torrigliani, de Gênes, exécuteur testamentaire, je vous prierais de bien

(1) Antonia Bianchi était la danseuse que Paganini avait rencontrée à Venise en 1815 et dont il s'était ardemment épris. Ils vécurent ensemble de 1815 à 1828. Un fils leur était né en 1825, le petit Achille. Mais la danseuse se montra d'une jalousie si féroce et d'un caractère si difficile qu'après maints orages ils durent se séparer. Paganini acheta de 2.000 écus milanais le droit de garder son fils avec lui, et n'eut plus désormais de rapports avec Antonia, qui lui inspira une aversion insurmontable.

vouloir me faire connaître le notaire auquel vous désirerez que soient comptés en votre nom, au fur et à mesure de leurs échéances trimestrielles, les quartiers de cette rente.

Veuillez agréer, Madame, l'assurance de mon respect.

Marquis LORENZO PARENTO.

III. A Monsieur le Comte de Cessoles, en son hôtel, Nice.

EVÊCHÉ DE NICE.

Nice, le 2 juin 1840.

Monsieur le Comte,

En réponse à votre honorée lettre du 28 dernier, et à la requête que vous avez bien voulu adresser à Mgr l'Evêque, sous votre très honorée signature et celles de Mgr le Comte de Maistre, Gouverneur de notre ville de Nice, et de M. le Marquis Parento, touchant la sépulture ecclésiastique de défunt M. le baron Nicolo Paganini, décédé à Nice le 27 du mois dernier, je suis chargé par Monseigneur de vous faire connaître qu'à son très grand regret, et à la suite de l'enquête à laquelle il vient d'être procédé sur ce qui touche à la personne du défunt, sa réputation, ses mœurs et sa catholicité, il lui est impossible d'accéder à votre désir et à celui de M. le baron Achille Paganini son fils.

Il vous plaira de trouver ci-jointe une expédition authentique de l'acte de décès qui vous intéresse, et de prendre les dispositions nécessaires pour faire transporter la dépouille mortelle, soit en France, soit en Italie, dans le diocèse du domicile réel de feu M. le baron Paganini, où je ne doute nullement que vous ne trouviez les autorités ecclésiastiques disposées à autoriser son inhumation régulière et chrétienne.

Je suis avec respect, Monsieur le Comte, votre très humble et dévoué serviteur,

Signé : *illisible*, Vic. Gén.

IV. A Madame Bianchi, à Milan.

Nice, rue du Gouvernement, ce 28 mai 1840.

Illustre Madame et très chère Maman,

Mon pauvre papa vient de s'endormir pour toujours ; il m'a quitté hier à 5 heures du soir, au moment où nous venions de lui donner son dîner. A peine si le comte de Cessoles, qui se trouvait avec moi près de lui, a eu le temps de s'apercevoir de sa mort : il avait déjà tourné ses yeux vers l'autre monde, et je n'embrassai plus qu'une tête inerte... C'est affreux ! Je perds tout avec lui et rien ne pourra me consoler ! Si vous étiez ici, ma très chère maman, bien qu'il ne vous ait pas beaucoup manifesté ses sentiments lorsqu'il vivait, vous pleureriez avec votre Achillino devant ce pauvre corps si maigre, qui a tant souffert depuis que nous sommes ici ! Il ne me parlait jamais de vous, et n'aurait peut-être pas permis que je vous écrive ; mais je sens aujourd'hui que je dois vous écrire, puisque me voici mon maître et que je suis désormais responsable de moi-même devant les hommes et devant le bon Dieu.

Vous êtes ma très vénérée maman, et, s'il disait ne plus vous aimer, je sais qu'il vous a aimée longtemps et qu'au fond il vous aimait encore en votre fils qui, je le lui ai souvent entendu dire, vous ressemble. Aussi je pense que, du haut du ciel où mon pauvre papa me regarde, il ne désapprouve pas que je fasse part de sa mort à une chère créature que je ne connais pas encore, et dont j'ai eu de la peine à trouver l'adresse, mais qui est tout de même ma maman ! Dites-moi, illustre Madame, que vous pleurerez le baron Nicolo Paganini, mon père, avec son fils Achille, qui ne saurait non plus oublier qu'il est aussi votre fils.

Ne vous inquiétez pas à mon sujet : je suis grand maintenant ; j'aurai bientôt quinze ans, et j'ai été élevé par mon papa avec des soins extraordinaires ; je l'ai suivi partout, j'ai assisté à ses plus beaux concerts, je l'ai vu partout couronné de lauriers (on n'en a pas trouvé encore ici pour son lit funèbre), je sais de quel homme je descends et de quels devoirs j'hérite en même temps que de son nom, de son titre et de sa fortune. Il m'a donné un tuteur que j'aime, le comte Parento, de Gênes ; nous avons ici quelques amis, qui sont très bons pour moi ; vous ne devez donc pas être en peine de votre fils, qui espère vous embrasser quelque jour, et, en attendant, vous prie de recevoir l'humble et respectueuse assurance de ses sentiments filiaux et bien tristes.

BARON ACHILLE PAGANINI. (1)

Pour copie et traduction conformes :

PIERRE SOCCANE.

(A suivre)

(1) Achille Paganini, fils du violoniste et d'Antonia Bianchi, était né à Palerme en 1825, et suivit son père dans tous ses voyages artistiques.

# Echos

## FRANCE

A la Schola Cantorum, M. Louis de Serres a été nommé directeur, MM. G. de Lioncourt et Marcel Labey, directeurs adjoints, M. d'Argouves secrétaire général. ■ La Société française de musicologie tiendra séance le 11 janvier à 16 h. 30, salle des Quatuors Gaveau. ■ Mme Chené, qui fut professeur au Conservatoire de Paris, vient de mourir. ■ Paul Valéry fera une conférence sur « Amphon » l'œuvre qui fut mise en musique par Honegger, le 14 janvier à 14 h. 45 et à 17 h., salle Gaveau. ■ Georges Hue est nommé vice-président de l'Académie des Beaux-Arts pour 1932. ■ L'Opéra Comique donnera, dans le courant de janvier, une représentation des Noces de Figaro avec la troupe de l'Opéra de Vienne et Lotte Lehmann. ■ M. Paul Pénard a obtenu un prix pour la composition d'un chant scolaire. ■ Selon la presse anglaise le London Symphony Orchestra serait venu jouer à Paris tandis que les Concerts Lamoureux auraient joué au Queen's Hall ; cette nouvelle est démentie. ■ Le ténor Affre est mort récemment à Cagnes-sur-Mer. ■ Sous la direction de M. Maurice Viot, directeur du Conservatoire de St-Quentin, vient de se fonder une « Musique des anciens combattants français ; le comité est ainsi composé : président M. P. Buffard ; vice-présidents MM. Franot et Pingaud ; secrétaire M. Leclair ; sec. adj. M. Régnier ; trésorier M. Robinet ; trés. adj. M. Girbal ; président de la commission technique M. Sablon. ■ Le violoniste Kreisler, accompagné de sa femme, vient de débarquer venant de New-York sur le Bremen ; il doit donner un concert à Paris et faire une tournée en France. ■ Le jeune violoniste Menuhin actuellement à Rome, donnerait un concert à Paris en mai 1932, après une tournée en Amérique. ■ Le Magnificat de Bach sera donné le 4 février à l'Église de la Madeleine. ■ L'Orchestre Philharmonique de Berlin donnera deux concerts à Paris les 26 et 28 avril. ■ La Cité des Concerts du Conservatoire donnera le 24 janvier la Messe en ré et la 1<sup>re</sup> Symphonie de Beethoven. ■ M. J. Focnet, directeur du Conservatoire d'Aix-en-Provence, vient de mourir. ■ Parmi les grands concerts annoncés : le festival Strawinsky de l'O.S.P. le 21 janvier à 21 h., salle Pleyel ; le récital Borovsky, salle Pleyel, le 25 janvier avec des prix de places en rapport avec la crise actuelle (20 à 5 fr.) ; le récital de la danseuse Manuela del Rio le 28, salle Pleyel ; le récital Huberman, salle Pleyel, le 27 janvier ; le récital Barsova, salle Pleyel, le 28 (si les autorités soviétiques accordent un passeport !). ■ Les manuscrits, partitions, livres de Paul Vidal ont été vendus à vil prix à l'Hôtel Drouot sans qu'aucun avis ait été communiqué aux journaux de musique susceptibles d'attirer les amateurs ; des paquets d'ouvrages en vrac et pour la plupart épuisés et rares ont été adjugés pour quelques centaines de francs ; le « Triomphe de l'Amour » de Lullî dans l'édition Ballard de 1861 avec armes de H. G. de Jay, évêque de Cahors, a produit 2.720 fr. ■ Progrès : le dépôt naval de Toulon emploie maintenant des disques pour transmettre les sonneries militaires ; si cette expérience se géné-

ralise les « cliques » seront aussi menacées que les musiques militaires. ■ Parmi les subventions votées par le Conseil Municipal : 600.000 fr. à l'Opéra, 400.000 fr. à l'Opéra Comique, 200.000 à la Galté, 25.000 au Théâtre National Populaire, 25.000 fr. aux trois Sociétés symphoniques : Cité des Concerts, Colonne, Lamoureux. ■ Chappelle va tourner un film écrit sur sa vie par Charlot. ■ LYON. Renée de Saussine jouera le Concerto pour violon de Prokofeff, et le Concerto en ré de Mozart, le 11 janvier au « Tringtuor » (dir. Strony). La Cité des Grands Concerts de Lyon (direction M. J. Witkowski) donne son 5<sup>e</sup> concert le 10 janvier : Ouverture de Turandot (Weber) ; Concerto en mi b (Beethoven) piano ; M. Robert Casadesu. Nocturne (Schumann), Chœurs de la Schola Cantorum et orchestre. Jeux d'eau, Forlans, Toccata (Ravel), M. R. Casadesu. Symphonie (P. O. Ferroud), Catalonia (Albeniz). ■ MARSEILLE. Le 14 janvier, Société de Musique Symphonique (direction M. Georges Deckers) : Introduction 3<sup>e</sup> acte Lohengrin (Wagner). Variations Symphoniques (Boellmann) vlle Mlle Charlotte Bonnin. Dans les Steppes (Borodine), a) Plaintes, b) Le Moulinet (Marais-Bonnin). Valse lente (Boellmann). Cigale de Murcie (J. Bernard), Mlle Charlotte Bonnin. Messidor, extraite symphonique (Bruneau). Rapsodie norvégienne (Lalo). ■ METZ. M. René Delaunay, directeur du Conservatoire et de la Cité des Concerts, a diminué pour cette saison les prix des places des concerts (9 fr. à 1 fr. au lieu de 15 à 4 fr.) ; il a eu la joie de constater ainsi une augmentation très sensible des auditeurs et aussi une élévation du chiffre de la recette. Cette expérience doit être suivie. M. Delaunay dirigera La Damnation de Faust le 25 janvier. ■ MONTEPELLIER. Le 12 janvier, récital Jacqueline Nourrit. ■ NANCY. Concerts du Conservatoire (direction M. A. Bachellet). Le 10 janvier à 15 h. : La Mer (Debussy). L'Étranger (V. d'Indy). Variations symphoniques (Frank) piano ; Mlle B. A. Georges. Perkam, Prélude symph. et 3 danses (Jean Fouga). Concerto (R.-Korsakoff) piano ; Mlle B. A. Georges. Ouverture de la Grotte de Fingal (Mendelssohn). ■ A REIMS. Le Quatuor Pro Arte donnera l'audition intégrale des Quatuors de Beethoven les 11, 12, 13, 18 et 19 avril prochains.

## Concours, Postes, Emplois

La musique de la Garde Républicaine ouvre deux concours : 1) pour un emploi de musicien jouant le trombone à coulisse (le 16 février à 9 h., 18, bd Henri-IV) ; 2) pour un emploi de musicien copiste (sous renseignements au secrétariat 12, bd Henri-IV). Programme du concours : Pièce en mi b (G. Ropartz) et lecture à vue.

## ÉTRANGER

MONTE-CARLO. La saison bat son plein. Les grandes vedettes se succèdent. Après Melchior qui donne le 8 janvier un récital avec des œuvres de Merikanto, Lange-Müller, Grieg, Sjøberg, Verdi, Fr. Bridge, Burlleigh, Hagemann, R. Strauss, accompagné par M. René Guillon, on attend la cantatrice Barsova. Elle doit participer à un Festival de musique russe sous la direction de M. Paul Paray, le 13 janvier : Grande Pâque russe (R.-Korsakoff) ; Aïrs de la Placée du Tsar et du Coq d'or (R.-Korsakoff) ; Thamar (Balakirev) ; aïrs de Russian et Ludmila (Glinka) ; Poïre de Borotchtintsi (Moussorgsky) ; Sne-

## VIEUX PAPIERS (2<sup>e</sup> série)\*

### N° 14. - Paganini et la mort (1840-1896)

(suite)

V. A Monsieur le baron *Attila Paganini*, à Gênes.  
*Villa Galona*, 15 septembre 1876.

Très cher Cousin,

J'ai un triste mais très important service à te demander. Me voici cloué à Galona par une cruelle attaque de goutte sciatique, dont j'ai été pris voici une huitaine et que tous les soins des médecins n'arrivent pas à calmer. J'en ai au bas mot pour un mois à demeurer incapable du moindre mouvement. Cela m'accable d'autant plus que, comme je te l'ai précédemment écrit, c'est dans quinze jours exactement que va se faire la translation des cendres de mon illustre père de notre propriété au cimetière de Parme : translation exigée par le Gouvernement, au désir de qui je n'ai pas eu les moyens de résister, et que nous voulons naturellement aussi solennelle que possible, et digne de la mémoire d'un si grand homme !

Mais concevrait-on pareille cérémonie sans que la famille du mort y présidât jusqu'au bout ? Et, empêché comme je suis, laisseras-tu ton oncle regretté

gagner sa demeure définitive escorté seulement d'indifférents ? Je suis assuré que non, et je n'éprouve aucune hésitation à te demander de venir remplacer ton cousin et pronover au monde, en cette circonstance, que les descendants du grand Paganini demeurent sensibles aux hommages qui vont lui être accordés trente-cinq ans après sa mort.

Ton illustre oncle, mon cher *Attila*, s'il a jamais fait avec le Diable ce pacte que lui reprochait sans le dire, en 1840, le clergé de Nice, a bien été la dupe de Satan ! Je vois toujours mon pauvre père, que l'opposition de l'évêque nous interdisait de faire enterrer chrétiennement, demeurer jusqu'à l'extrême limite du possible sur son lit et, une fois mis en bière, rester encore dans notre appartement, des jours interminables, pendant que se poursuivait l'extraordinaire enquête de l'évêché sur la vie et la religion du défunt, lesquelles pourtant étaient irréprochables, tu peux m'en croire !...

Mais nous étions des « païens » !... (1) Et pendant que la foule continuait de défilier devant la dépouille avec une instance qui troublait ces Messieurs, et que les exécuteurs testamentaires, estimant qu'on ne pouvait sans déchoir se plier à l'injustice d'une pareille sentence, en appelaient au Métropolitain de Gênes, puis à Turin, puis à Rome, les semaines, les mois se passaient, et mon père n'était toujours pas enterré !

Ordre fut enfin donné de transporter le corps dans la cave de la maison, où il finit, pardonne-moi l'affreux détail, par incommoder le voisinage, qui obtint alors malgré nous son transfert à l'hôpital ; là encore, au bout de quelques jours, sa présence parut gênante ; un nouvel ordre fit expédier le cercueil de nuit, par la rade, et sous escorte militaire, au Lazaret de Villefranche, où il fut déposé d'une si indécente façon que notre ami le comte de Cessoles dut se résoudre à organiser une sorte de rapt, et transporter le corps dans une propriété qu'il avait à l'extrême pointe de la presqu'île Saint-Jean, au cap même de Saint-Ospice. Il y resta trois longues années, tant que se poursuivirent les procès ecclésiastiques, et jusqu'à ce que des influences mises au jour à Rome nous permirent enfin de l'enlever, toujours de nuit et secrètement, et de le transporter dans notre terre de *Polevera*, près de Gênes.

Deux ans après seulement, j'obtins à Parme un service solennel en son honneur, dans l'église de la *Steccata*, qui est celle de Saint-Georges, et ne pouvais le refuser à un Chevalier de cet Ordre. Puis il fallut recourir à l'Impératrice Marie-Louise, alors duchesse

(\* Ces lettres ne sont pas des documents : scrupuleusement écrites d'après les sources, elles ne visent qu'à reconstituer, avec la plus grande exactitude possible, les circonstances et l'atmosphère de quelques minutes lyriques choisies parmi les plus expressives de notre histoire de la musique (N.D.L.R.).

(1) *Pagano*, en Italien. (Note du Trad.).



PAGANINI d'après Cahen d'Anvers

de Parme, qui avait connu mon père, pour obtenir l'autorisation de transporter son corps à Gaïona, près de moi ; et c'est là qu'il attend depuis mai 1845, voici donc 31 ans, l'accès de la terre chrétienne qui ne va lui être accordé que ces jours-ci. Juge, en conséquence, mon cher Attila, l'importance pour nous tous de cette réparation d'une injustice sans exemple dans l'histoire, et quelle catastrophe serait ma présente immobilisation de sort s'est toujours acharné sur les Paganini, mon Cousin ! si tu n'étais là pour nous représenter.

Donc, nous t'attendons à Gaïona le plus tôt possible, et j'espère que tu vas m'envoyer par ce courrier un billet qui me rassurera et me prouvera ton affection. Je te prie de croire à toute la mienne et à ma reconnaissance la plus attachée.

Achille PAGANINI.

VI. A Monsieur le baron *Achille Paganini*, à *Gaïona*.  
De Parme, ce 2 octobre 1876.

Mon bien cher Cousin,

Tout est fait maintenant, et dignement. J'ai reçu pour toi les derniers hommages qui allaient à ton illustre père, et, avant de regagner Gênes, d'où je ne puis demeurer plus longtemps absent, je t'envoie en hâte ce petit mot.

La cérémonie a été aussi belle et touchante que nous pouvions le désirer. Elle a aussi été des plus émouvantes et par instants fantastique, ainsi qu'on me l'a fait remarquer à plusieurs reprises pendant cette longue marche nocturne le long du Baganza mugissant, à la lumière des torches qui jetaient dans l'épaisseur de la nuit des lueurs infernales sur le cercueil, sur les ornements du clergé, sur les uniformes, sur la foule compacte qui tout le long du trajet nous a regardés passer avec une curiosité où l'on sentait un grand respect pour le célèbre mort dont les restes si longtemps ballottés par un mauvais sort allaient enfin connaître leur définitif repos !

Quand je suis parti, le dernier, du cimetière de Parme, laissant mon oncle à la paix de son dernier sommeil, sous l'amoncellement des fleurs que tu as vues à son départ et dont il avait reçu le tardif mais éclatant hommage, un clair de lune silencieux baignait la sépulture et la paix de Dieu tombait enfin sur le grand homme entré dans son éternité ! Ses Mânes peuvent dormir, mon Cousin, nous avons rempli nos devoirs envers lui. Au revoir, et que ta santé devienne vite meilleure. Je t'embrasse fraternellement.

Attila PAGANINI.

VII. D'une lettre du peintre *Ziem* (1), dont la suscription s'est perdue.  
Paris, 25 janvier 1905.

... « Puisque nous parlons musique, le bruit qui nous arrive d'une nouvelle manifestation sur la tombe de Paganini à Parme me remémore un souvenir de jeunesse que je veux te conter. J'arrivais à Nice, en route pour l'Italie, dans l'été de 1840, à un moment où il n'était question que de la mort toute récente du grand violoniste et des conditions scandaleuses dans lesquelles le clergé de la ville lui avait refusé son cimetière et obligeait sa famille à conserver le cercueil chez elle en plein été, en attendant une décision qu'elle avait dû aller demander, d'appel en appel, de Nice à Gênes, de Gênes à Turin de Turin à Rome s'il le fallait.

On colportait à ce sujet des histoires fantastiques, bien dignes de ce mort extraordinaire : de sa chambre à la cave de son appartement, puis dans une salle de l'hospice, puis au Lazaret de Villefranche, son corps successivement porté attirait non seulement la curiosité des Niçois, mais aussi les ébats d'une légion de revenants et de diables qui toutes les nuits venaient autour de ce corps mal embaumé faire sabbat et de bruits à tuer de peur ceux qui les entendaient... Tant qu'à la fin les gens du Lazaret, excédés, l'avaient descendu dans une de leurs cuves à huile, parmi les résidus de la dernière récolte, et que la famille, indignée, prit le parti de l'enlever clandestinement et de lui assurer, à défaut de la terre chrétienne qu'on lui disputait, un asile au moins décent.

Un certain comte de Cessoles, ami intime du défunt, et pour lequel j'avais eu de Paris une lettre de recommandation, offrit alors une propriété qu'il avait à la pointe de la presqu'île Saint-Jean, dans un coin solitaire et délicieux qui s'appelait Saint-Hospice : et l'on décida, en accord avec le Gouverneur de Nice, le comte de Maistre, grand ami également de Paganini, de l'y transporter au plus tôt. Cessoles m'offrit d'assister à l'opération, et tu devines avec quel empressement j'acceptai.

(1) François Ziem, peintre orientaliste français, né à Beaune en 1821, mort à Paris en 1911.

Cela se fit un beau soir d'orage. Rendez-vous pris à minuit dans la campagne, à l'endroit où débouche actuellement le tunnel de Villefranche, nous nous trouvâmes là, Cessoles, de Maistre, ton serviteur et quatre forts paysans armés de cordes, de pics et de torches que le vent faisait vaciller sinistrement. On pénétra sans obstacle dans le Lazaret, la cuve de ciment et de pierre où l'on savait le cercueil déposé fut ouverte, le mort, apparu à la lueur des torches derrière la vitre ronde qui avait été posée à la demande des visiteurs après sa mise en bière me fit une impression féroce, tant était affreusement magnifique l'expression grimaçante de ce masque dont la mort n'avait pas effacé la majesté ! On le sortit avec des cordes, tout ballottant, à travers la tempête qui faisait rage des deux côtés de l'étroite presque île et nous couvrait d'embruns, et on le transporta, non sans peine, dans la propriété du *Cap d'Eze* où il allait attendre trois ans des honneurs qui ne devaient lui être accordés, après deux autres voyages presque aussi-macabres, qu'en 1876 ! Et même plus tard, mon Ami, le Diable poursuivit encore de sa tenace rancune celui qu'on avait tenu de son vivant pour son propre fils : on m'a dit que, depuis, une première fois, en 1893, la sépulture de Parme où il dormait avait été rouverte, à la demande d'un violoniste tchèque dont je ne sais plus le nom, par le baron Achille, déjà bien vieux lui-même, en présence d'un petit nombre d' « invités » — l'étrange divertissement ! — et que, deux ans plus tard, une nouvelle exhumation a montré le visage encore bien conservé et en a permis une photographie que je n'ai point vue.

Que dis-tu de cela, mon Ami ? Et quel destin que celui du diabolique virtuose qui, après avoir tant étonné de son vivant le monde qu'il traversa en météore, trouve le moyen de l'intriguer encore 65 ans après l'avoir quitté !... »

FR. ZIEM.

Pour copie et traduction conformes :

PIERRE SOCCANNE.

(direction M. R. Delaunay) : la Damnation de Faust, audition intégrale (Berlioz) : solistes : Mme Mairot, MM. G. Paulet, Carbelly, Vautrin ; orchestre et chœurs, 200 exécutants. ■ **NANCY.** Le 23 janv., salle Poirel, 1re audition en cette ville du Psautier XCII pour chœurs et orgue (ou orchestre) de Pierre Bretagne, sous la direction de l'auteur, avec le concours de la Chorale Alsace-Lorraine et de M. Constant Perrin au grand orgue. ■ **NICE.** Le 23 janv. : récital Ginette Neveu. ■ **SAINT-ETIENNE.** Le 26 janvier à 20 h. 45, Ass. des Concerts du Conservatoire (direction : M. Edm. Maurat) ; orch. 80 exéc. : Les Indes galantes (Rameau). Concerto la maj. (Liszt), piano : M. Alex. Uninsky. Symphonie pastorale (Beethoven). Sonate en la maj. et Capriccio en mi maj. (Scarlatti), 2 Mazurkas et 2 Etudes (Chopin), Petrouchka (Strawinsky), M. Uninsky. Conte féérique (R.-Korsakoff). ■ **VERSAILLES.** Le 20 janvier à 20 h. 45 au Théâtre (13, r. des Réservoirs), orchestre du Conservatoire (direct. M. Cl. Delvincourt) : Symphonie n° 35 ré maj. (Mozart). Airs de Pâris et Hélène (Gluck). Xerxès (Haendel). Cantate pour la Pentecôte (Ench), Mme Colombe Aubert. Obéron, ouv. (Weber). Le Rouet d'Omphale (S.-Snéns). Concerto (Mendelssohn) ; violon M. R. Hardy. 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> Danses hongroises (Brahms).

### Concours, Postes, Emplois

L'Opéra ouvrira prochainement un concours pour des emplois de second ténor et de seconde

(28, Bd St-Denis), prix en espèces. ■ A l'occasion du Congrès des musiques du Nord et du Pas-de-Calais, auront lieu les 14, 15 et 16 mai à Roubaix des festivals ; 90.000 fr. de prix seront attribués par tirage au sort entre les sociétés. ■ Poste de chef de musique offert par la Sté Philharmonique de La Roche-sur-Yon (Vendée). ■ Comptable jouant instrument de fanfare demandé dans hôpital (s'adresser à M. Maillard, à Pouancé, Maine-et-Loire). ■ Chef de musique est demandé par la municipalité de Nogent-le-Rotrou (s'adresser à la mairie).

### ETRANGER

**MONTE-CARLO.** Le 20 janvier, Concert classique (direction : M. Paul Paray) : 4<sup>e</sup> Symphonie (Tchaikowsky). Concerto du « Couronnement » (Mozart), piano : M. Robert Casadesus. La Valse (Ravel). Variations symphoniques (Franck), M. Robert Casadesus. Le 22 janvier, récital Robert Casadesus : Prélude, Choral et Fugue (Franck). 13 Préludes (Debussy). Jeux d'eau, Vallée des cloches, Alborada (Ravel). Le 27 janv., festival Richard Strauss (direct. Paul Paray), concours de Mlle Marguerite Perras, cantatrice.

**BELGIQUE.** Aux Concerts d'Ysaye le 21 janvier : Paul Mekanovitzky ; le 26 janvier M. Léon Roy ; les 30 et 31 janvier G. Poulet et Yves Nat. ■ Le Théâtre de la Monnaie vient de donner La Boîte à joujoux (Debussy), Rayon de soleries (Rosenthal), les Précieuses ridicules (Lati-



Pasamini

1926

